

I. LETTRE DU RECTEUR MAJEUR

Mes bien chers Fils et Confrères,

En vous communiquant, dans les derniers « Actes du Conseil Supérieur », la nouvelle de la béatification de Don Rua pour 1971, j'ajoutai que je reviendrais sur ce sujet. C'est ce que j'ai l'intention de faire par cette lettre. C'est un devoir et, plus encore, un motif de grande joie pour moi de m'entretenir avec vous de cet événement si riche, de sens pour notre famille, mieux pour chacun de nous.

Le fait que Don Rua, le premier successeur de notre Fondateur, reçoive de l'Eglise la confirmation de la sainteté, après un long et laborieux itinéraire au cours duquel tous les coins et recoins de sa vie ont été sérieusement, et je dirais même sévèrement passés au crible, à cette époque de la vie de l'Eglise, au moment où la Congrégation est engagée dans la recherche de son véritable renouvellement, tout cela me paraît être un geste aimable et fécond de la Providence. Cette dernière nous fait un cadeau d'un grand prix. Elle nous adresse en même temps un avertissement, et nous rappelle ces valeurs éternelles et essentielles qui sont à la base de toute vraie vie chrétienne, et plus encore de toute vie chrétienne consacrée.

Un rappel à la sainteté

Disons-le clairement: la béatification de Don Rua est un nouvel appel à notre vocation fondamentale, qui est vocation à la sainteté. En disant ce mot, il me semble entendre une objection qui pourrait venir de quelque part, mais pas de vous, je l'espère, mes bien chers confrères.

Parler de sainteté aujourd'hui? N'est-ce pas hors de propos? N'est-ce pas anachronique?

Il faut le reconnaître: ce mot « sainteté », avec tout ce qu'il comporte, semble avoir disparu aujourd'hui, même de la littérature qui se

dit religieuse; mais on ne peut pas l'enlever de la vie de l'Eglise, et moins encore de celle des consacrés. Pour le faire, il faudrait tout d'abord éliminer ce mot, avec toutes les valeurs et les obligations qu'il impose, de l'Evangile et de toute la doctrine constante et de la vie même de l'Eglise, héritière et réalisatrice de la parole évangélique.

Mais on peut même dire davantage: c'est à notre époque précisément que plus de deux mille Pères de ce Vatican II, qui a « ouvert toutes grandes les fenêtres de l'Eglise », loin de rayer de ses documents la sainteté (comment auraient-ils pu le faire sans trahir leur mandat?), ont au contraire repris et redonné e vigueur à enseignement de l'Evangile, des Apôtres et celui ininterrompu des Pères de l'Eglise, en rappelant à tout le peuple chrétien sa vocation primordiale à la sainteté qui, en définitive, consiste à vivre l'Evangile, tout l'Evangile: vie qui, par elle-même, devient un témoignage efficace.

Un évêque a dit précisément au Concile Vatican II: « Aux Etats-Unis, le seul Evangile que beaucoup d'athées ont appris à connaître a été les religieuses rencontrées dans les hôpitaux. La puissance de cet "Evangile" qui n'a pas été lu, qui n'a pas été entendu prêcher, mais qu'on a vu vivre, est attestée par la curiosité suscitée en eux pour savoir quelque chose sur ces femmes vêtues de blanc. Cette première curiosité en a entraîné une autre: celle d'entendre parler de Celui qui leur était totalement inconnu, et en qui croyaient ces créatures de bonté au point de lui consacrer leur vie et tout ce que la vie, la beauté et l'aisance leur promettaient, pour se donner au service des autres: quelle manière étonnante d'entamer un dialogue constructif avec ceux qui sont loin de nous! ». Une chose ne peut échapper à celui qui parcourt les documents de Vatican II: c'est le rappel fréquent à la sainteté, appel adressé aux classes les plus diverses du Peuple de Dieu.

Aux évêques et aux laïcs engagés, aux contemplatifs et aux missionnaires, aux époux, aux prêtres et aux religieux, à tous, les documents conciliaires non seulement rappellent l'exigence de la sainteté, mais en indiquent toujours la voie et les moyens.

Citons au moins l'une ou l'autre de ces affirmations conciliaires.

Dans « Lumen Gentium », nous lisons l'affirmation suivante, claire et solennelle: « Tous les fidèles, quels que soient leur état et leur condition, sont appelés par le Seigneur, chacun en suivant sa voie personnelle, à la perfection de cette sainteté dont le Père céleste jouit en plénitude » (L.G. 11).

A un autre endroit, la même Constitution exprime, sous une forme semble-t-il plus pressante, ce devoir du simple et vrai chrétien: « Tous les fidèles... sont invités et même tenus à rechercher la sainteté et la perfection de leur état » (L.G. 42).

Consacrés = professionnels de la sainteté

Et pour nous, les consacrés? L'Eglise du Concile fait de nous les professionnels de cette « sequela Christi », de cette conformité au Christ: c'est en elle, au fond, que consiste la sainteté, la sainteté capable de témoigner la sainteté de l'Eglise, en suivant le Maître pauvre et obéissant, chaste et priant.

C'est pourquoi « Lumen Gentium » dit encore textuellement de nous, les consacrés: « Avec une grande sollicitude, les religieux mettront l'Eglise à même de manifester chaque jour davantage, grâce à eux et en toute vérité, aux infidèles comme aux fidèles, le Christ... » (L.G. 46).

Si nous voulons être courageusement sincères, le problème de fond, ou mieux la raison d'être de la vie religieuse, c'est donc la sanctification de ses membres. Ce qu'on appelle les structures, les personnes elles-mêmes qui exercent une autorité dans la vie religieuse, ont pour but principal et fondamental de faciliter à leurs frères, dont ils sont responsables, le chemin de la sainteté. Elle est intéressante à ce sujet la définition qu'un auteur de spiritualité donne le l'exercice de l'autorité dans la vie consacrée: « Commander signifie aider le religieux à faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire à devenir saint » (P. Anastasio, dans « Ascolto di Dio »).

Dans l'Eglise de Dieu, beaucoup d'âmes progressent et agissent aujourd'hui dans cette ligne évangélique et conciliaire. On n'en parle pas beaucoup, c'est vrai; elles ne trouvent pas beaucoup de place dans les colonnes des journaux, mais ce n'est pas pour cela que leur présence est moins réelle et leur action moins efficace. Elles n'échappent pas au regard vigilant et attentif, et elles sont un motif de confiance et d'espérance parmi tant de signes qui porteraient à croire à un humanisme qui, au dire d'un auteur, s'identifierait plutôt avec un véritable satanisme.

On en trouve providentiellement, de ces âmes, dans toutes les classes du Peuple de Dieu: parmi ceux qui ont de très grandes responsabilités dans la hiérarchie, parmi les humbles âmes consacrées et parmi les apôtres obscurs, parmi les laïcs qui se consacrent, avec un sens des

nécessités de la mission, aux tâches difficiles de la promotion sociale et aussi de la promotion politique, parmi les travailleurs modestes, parmi les âmes creusées par la souffrance souvent atroce et persistante, et jusque parmi les hommes qui, bien que plongés dans les affaires et loin d'en être prisonniers ou contaminés, y apportent le sens de la justice et de la charité évangéliques.

Deux échantillons modernes de sainteté

Je voudrais seulement rappeler deux noms parmi tant d'autres, deux noms dont on peut parler tranquillement, non seulement parce qu'ils sont connus de tous, mais aussi parce que la mort a levé le voile de discrétion dont on est tenu d'entourer les vivants: le pape Jean XXIII et le cardinal Bea. Deux grandes figures contemporaines, très différentes entre elles, mais toutes deux assoiffées de sainteté. Si leur vie et leur activité extérieures sont exemplaires et impressionnantes, leur vie intime l'est plus encore pour nous en convaincre.

Celui qui a lu le « Journal de l'âme » du pape Jean et le « Journal » du Card. Bea, s'est trouvé en face de deux géants de la sainteté, vécue à notre époque précisément.

Tout en multipliant leur activité pour le Royaume de Dieu d'une manière infatigable et avec une ardeur de jeunes, malgré leur âge avancé, ils s'alimentent systématiquement au contact simple et filial avec Dieu, ils polissent sans trêve leur humanité et la purifient afin de se conformer le plus possible à la figure de Celui qui représente l'idéal vivant et enthousiasmant de leur vie: le Christ Seigneur.

Quand on suit le fil de la vie de Joseph Roncalli, à travers le « Journal de l'âme », apparaît évidente la préoccupation constante que l'on trouve, peut-on dire, à chaque page de ce « Journal »: sa sanctification personnelle.

J'extraits de ses notes de Retraite à la veille de ses quatre-vingts ans, en 1961:

« La sanctification... je suis encore bien loin de la posséder réellement; mais le désir et la volonté d'y aboutir sont chez moi bien vifs et décidés ».

Et pour mettre la volonté sur le plan pratique il rappelle, en se les appliquant à lui-même, quelques phrases extraites d'un précieux opu-

scule du grand Antonio Rosmini, célèbre par sa belle intelligence et plus célèbre encore peut-être par la sainteté de sa vie.

« Sachez que la sainteté trouve sa complaisance à être contredit et humilié, à tort ou à raison. Elle cherche à obéir. Elle sait attendre paisiblement. Elle est indifférente aux goûts des supérieurs et parfaitement détachée des prétentions personnelles. Elle sait reconnaître les bienfaits reçus, mais n'en tire aucune gloire. Elle a le sens du respect des autres. La sainteté ne va sans une charité sincère, sans la paix du coeur, la résignation, la douceur, le désir de faire du bien à tous, sans une certaine ardeur au travail » (Stresa, 1840, « La perfection chrétienne »).

Avec une très grande simplicité et un très grand naturel, Jean XXIII ajoute: « Pour mon édification voilà les applications ordinaires de ma devise reprise de Baronius: « Obéissance et paix ». O Jésus, vous restez toujours avec moi! Je vous rends grâce de cette doctrine qui me suit partout ».

Je crois qu'il n'est pas possible de comprendre Jean XXIII d'après ses gestes imprévisibles, courageux et toujours empreints de grande bonté, si l'on ne connaît pas cette source à laquelle il puisait sans cesse avec la volonté toujours soutenue de se rapprocher de son modèle, le Christ: ce qui veut dire travailler à sa sanctification personnelle.

J'ai fait allusion au Cardinal Bea. Il est intéressant d'entendre ce qu'il dit au P. Schmidt, qui fut son secrétaire particulier et qui a tenu son « Journal ».

Quand il fut élu Président du Secrétariat pour l'Union des chrétiens, le cardinal était entré dans sa quatre-vingtième année.

Cela ne l'empêcha pas de faire de nombreux voyages en Europe, quatre aux Etats-Unis, un à Constantinople. Au cours des neuf premiers mois de 1962 seulement, il donna vingt-cinq interview à la presse, à la radio et à la télévision. Au Concile, il fit quatre rapports officiels; il fit en outre dix-neuf interventions à titre personnel, en sa qualité de Père conciliaire. A partir du jour où il fut élu cardinal, il publia pas moins de deux cent soixante déclarations différentes. Huit d'entre elles sont même des livres, traduits en quatre ou cinq langues.

On se trouve, certes, en présence d'un homme d'une activité extraordinaire, qui suscite de l'étonnement, vu son âge.

La découverte, après sa mort, de son « Journal spirituel », rédigé presque jusqu'à son dernier jour, a mis en lumière et a fait découvrir

la source des énergies étonnantes de cet homme qui a été une des personnalités centrales du Concile.

Les notes de sa vie et — pourquoi pas? — de son laborieux itinéraire spirituel, rédigées avec sincérité, diligence constante et humilité, révèlent aussi en lui une profondeur et une richesse spirituelle, une impatience infatigable, un effort quotidien pour se rapprocher de son modèle: le Christ.

Il ne se lasse jamais de se répéter à lui-même devant Dieu: au milieu du travail immense qu'il doit affronter, jour après jour, le souci profond d'une vie spirituelle est l'élément déterminant, non pas seulement pour son salut personnel, mais aussi pour la fécondité de son activité apostolique. L'activité apostolique — ce sont ses réflexions réintérées — est d'autant plus profonde qu'est plus intime son lien avec le Christ, dont il doit être un instrument docile.

Voici encore quelques idées que nous trouvons à plusieurs reprises dans le « Journal »:

Le Christ doit être le centre de la vie; mais pour lui, l'amour du Christ signifie aussi un effort continu pour devenir semblable au Christ, et cela surtout dans l'amour vrai du prochain, dans l'humilité et dans l'acceptation sereine de la Croix.

La parole de Don Bosco

Chers Confrères. nous nous trouvons en présence de la réalité de toujours que, malheureusement de nos jours, on tend souvent à ignorer ou, pire encore, à renverser.

L'activité la plus fiévreuse n'est réellement féconde, n'est vraiment « apostolat », que lorsqu'elle est comme la projection de l'amour du Christ, qui est en même temps, pour l'Apôtre, source, guide et but de toute sa vie. Au fond, la sainteté est là. Aujourd'hui aussi, grâce à Dieu, nous avons dans l'Eglise — et on peut ajouter: dans la Congrégation — dans les différentes formes et situations, beaucoup d'âmes qui vivent intimement cette tension divine, qui est pratiquement la réalisation de la parole que le Concile nous adresse à nous, les consacrés: « Il faut que les membres de tout Institut, ne cherchant avant tout que Dieu seul, unissent la contemplation par laquelle ils adhèrent à Lui de coeur et d'esprit, et l'amour apostolique qui s'efforce de s'associer à l'oeuvre de la Rédemption et d'étendre la royaume de Dieu » (P.C. 5).

Mais il est naturel pour nous, en tants que fils confiants, d'entendre notre Père nous parler de sainteté: Don Bosco a quelque chose à nous dire à ce sujet.

C'est précisément à Don Rua, qui fut le premier Maître des novices au Valdocco, que Don Bosco avait dit ces paroles qui remontent aux origines de la Congrégation: « Le premier but de notre Société est la sanctification de ses membres. Que chacun le grave bien dans son esprit et dans son coeur; à commencer par le Supérieur Général jusqu'au dernier des Confrères, personne n'est nécessaire dans la Société. Dieu seul doit en être le Chef, le Patron absolument nécessaire ».

Comme on le voit, notre Père est, sur ce point, d'une clarté et d'une netteté qui ne donnent lieu à aucun doute. Et pourtant, il est nécessaire de le rappeler, on ne peut vraiment pas dire que Don Bosco a été un immobiliste, un amoureux du « *quieta non movere* », un ascète romantique.

Mais dévoré qu'il était de zèle dynamique, infatigable et créateur pour le bien du prochain, il comprenait et voulait faire comprendre à ses fils que le point de départ et d'arrivée pour celui qui entre dans la Congrégation, qui y vit et y travaille, c'est Dieu: ce qui s'identifie avec la sanctification des membres de la Société, comme lui-même le répète clairement en de nombreuses occasions et qu'il confirme par son exemple.

La réponse de Don Rua

Il faut nous demander maintenant, comment Don Rua a répondu au programme précis que Don Bosco lui a dicté au sujet de la sanctification.

Je prends la réponse auprès de personnes qui ont bien connu Don Rua et qui en même temps s'y entendaient en matière de sainteté.

Avant de citer les jugements autorisés « *post mortem* » sur la sainteté de Don Rua, je voudrais rappeler celui de Maman Marguerite sur le jeune Michel Rua, aux temps héroïques de l'Oratoire. En causant avec Don Bosco, elle répétait volontiers: « Ici, les garçons, tous les garçons sont bons, mais Rua les dépasse tous ». C'est un jugement qui accompagnera constamment Don Rua durant toute sa vie.

Le grand archevêque de Milan, André Ferrari, dont la cause de béatification est en cours, parlant de Don Rua, a répété à plusieurs reprises que si l'usage avait encore existé de faire proclamer les saints

par la voix du peuple, il en aurait pris lui-même tout de suite l'initiative.

Le Cardinal Cagliero, qui a vécu de longues années à ses côtés et qui fut un homme... difficile à contenter, dira de lui lors du procès: « Chez Don Rua, ni le " je ", ni le " mien " n'ont jamais existé, mais seulement Dieu ».

Don Rinaldi, enfin, rend ce témoignage lors du procès: « Pie X m'a parlé de Don Rua qu'il connaissait bien avec une grande vénération et il a conclu en me disant que Don Rua était un sage, en soulignant bien ce mot et en ajoutant: c'était un saint! ».

Mais de cette sainteté, qui est reconnue désormais par l'Eglise, quels sont les aspects qui peuvent nous intéresser, nous qui vivons à cette époque si différente de celle où Don Rua a vécu et a travaillé?

J'en choisirai l'un ou l'autre qui me paraissent particulièrement valables à cette fin.

« Bonté inénarrable »

Le quotidien de Milan: « L'Osservatore Cattolico » des 6-7 juin 1902 traçait ce portrait de Don Rua: « Il peut avoir soixante-quatre ans. Grand, mince, diaphane, avec un visage d'ascète qui respire une suavité et une douceur ineffable. Sa voix faible et modeste rappelle celle du Fondateur, qui savait rechercher, dans sa simplicité, les fibres les plus délicates du coeur et les faire vibrer. Il est d'une bonté inénarrable et d'une activité extraordinaire ».

De Don Rua, jeune directeur de Mirabello — il n'avait que vingt-six ans à peine — Don Cerruti disait ceci: « Je me souviens toujours de son activité inlassable, de sa prudence si fine et si délicate dans le gouvernement, de son zèle pour le bien non seulement religieux et moral, mais aussi intellectuel et physique aussi bien de ses confrères que des jeunes gens. J'ai encore le vif souvenir de cette charité, je ne dirai pas paternelle, mais maternelle dont il usa à mon égard quand je tombai malade en mai 1865 ». Il y a, me semble-t-il, surtout dans la dernière partie du premier portrait, certains aspects de la sainteté de Don Rua très bien mis en valeur par la spiritualité moderne, des éléments qui en supposent d'autres, peut-être moins voyants mais encore plus essentiels.

Cette bonté « inénarrable », dont parle le journal, qui a été empruntée au Père et qui a toujours été entretenue, deviendra de plus en

plus évidente au fur et à mesure que Don Rua prendra en main le gouvernement de la Congrégation.

Les témoignages sur ce point ne se comptent pas; ils viennent de personnes très dignes de foi qui, le plus souvent, parlent sous le sceau du serment.

Voici les paroles du Professeur Piero Gribaudo, de l'Université de Turin, qui fut un des grands familiers de Don Rua: « Il témoignait de sa plus grande affection pour les humbles et il les traitait comme il traitait les personnes de condition élevée. Il semblait même que plus la personne était humble, plus il la traitait avec amabilité » (Procès, pp. 654-703).

De cette « inénarrable bonté » je désire citer deux faits, entre autres, qui me paraissent significatifs.

On conserve, dans nos Archives, 115 lettres écrites par Don Rua en réponse à autant de lettres qui lui ont été envoyées, en l'espace de plusieurs années, par un pauvre confrère malade et déprimé. Ce qui frappe le plus c'est de constater que chacune des réponses est toujours écrite avec une charité exquise, comme si l'on ignorait toutes les précédentes.

Il n'est pas besoin de faire un grand effort pour comprendre qu'une telle correspondance dénote, chez le Supérieur, une patience, une com-telle correspondance dénote, chez le Supérieur, une patience, une bonté et une compréhension qui ne peuvent provenir que d'une charité profondément vécue.

Dans l'autre épisode apparaît clairement une compréhension délicate et une aimable complaisance que seule une mère exceptionnelle pourrait avoir pour un de ses enfants qui lui demande une chose qui va au-delà des limites de toute discrétion.

Une jeune abbé n'arrivait pas à composer la poésie qu'il devait faire chanter à l'occasion de la fête de Don Guidazio, son directeur: Il lui vient une idée incroyable: il écrit au Supérieur Général Don Rua en le priant de bien vouloir composer d'urgence l'hymne avec la métrique conforme à la musique déjà composée. Quelques jours avant la fête, l'hymne commandée... au Recteur Majeur parvenait au jeune abbé. Chacun peut faire soi-même le commentaire.

Nous comprenons alors qu'écrivant aux Salésiens d'Argentine, tout de suite après la mort de Don Bosco, Don Rua ait pu faire cette déclaration: « La grande charité qui informait le coeur de notre bien-

aimé Don Bosco, de sainte mémoire, a avivé par l'exemple et la parole l'étincelle d'amour que le bon Dieu avait déposée en moi, et j'ai grandi électrisé par son amour: c'est pourquoi, si en prenant la succession de Don Bosco, je n'ai pas hérité des grandes vertus de notre saint Fondateur, au moins son amour pour ses fils spirituels je sens que le bon Dieu me l'a accordé.

« Tous mes jours, tous mes instants, je vous les consacre... je prie pour vous, je pense à vous, je travaille pour vous, come une mère pour son fils unique ».

Activité extraordinaire

L'autre aspect de la sainteté de Don Rua que, parmi tant d'autres, je désire mettre en lumière, c'est son activité extraordinaire, comme le faisait remarquer le journal de Milan déjà cité.

Il semble incroyable qu'un homme au corps si fragile, à la santé si peu florissante ait pu faire face à une activité aussi intense et aussi longue, très étendue, s'intéressant aux secteurs les plus divers de l'apostolat salésien, organisant et réalisant des initiatives qui, si elles apparaissaient extraordinaires et hardies à cette époque, sont encore pour nous attarder en des formes statiques et stériles d'activité qui semblent ne pas répondre aux exigences des âmes.

Le point de départ, mieux le centre moteur de toute l'activité de Don Rua est à rechercher avant tout dans l'enseignement et l'exemple de Don Bosco. Du Père il a absorbé l'un et l'autre au cours des longues années qu'il a vécues à ses côtes. Don Bosco enseignait par l'exemple et les oeuvres: « Pas de pénitence ni de discipline, mais travail, travail, travail ».

Il est inutile de dire que ce travail, dont Don Bosco est le propagandiste et le modèle, veut être avec la prière un élément de la sainteté.

Les Actes du XIX^e Chapitre Général ont une phrase très significative à ce sujet: « La prière et le travail sont comme deux mains jointes qu'il ne faut jamais séparer et moins encore opposer. Jésus lui-même nous en a donné l'exemple ».

Don Rua avait bien assimilé cette ascétique salésienne du travail.

Lorsqu'il n'était encore qu'un jeune Salésien, il avait failli mourir à la suite d'un excès de travail. Le bon Père lui avait dit en cette cir-

constance: « Je ne veux pas que tu meures: tu as encore beaucoup à faire ».

Et Don Bosco a eu raison.

Qui peut évaluer le volume de travail incessant, les réalisations sans nombre et l'activité de Don Rua depuis ce moment-là?

En plus de tout ce que comporte le gouvernement d'une Congrégation, et en raison même du fait que celle-ci était encore à ses débuts, — (rappelons que Don Rua a été, peut-on dire, de façon ininterrompue, aux côtés de Don Bosco comme son second, même avant de devenir son Vicaire) — Don Rua trouvera le moyen de donner le départ à mille initiatives.

Tout en prenant soin avant tout de la conduite spirituelle des confrères au moyen de ses Lettres circulaires édifiantes et de ses nombreuses rencontres, il porte son attention sur les Oratoires pour lesquels il a hérité de l'amour de Don Bosco, sur les Missions, sur les Coopérateurs, sur les Anciens Elèves et sur tous les secteurs de l'apostolat salésien.

Non content de toute cette activité, voilà qu'il entreprend de très nombreux voyages pour rencontrer ses fils là où ils travaillent.

En vingt ans, et avec les moyens d'alors, il a parcouru plus de cent mille kilomètres. On l'a défini le commis-voyageur de la charité. Mais ce que ces voyages lui ont coûté! Il n'est jamais parvenu à s'habituer aux voyages par mer, au point que chaque traversée était pour lui une longue torture. Il faut ajouter à cela les nuits éreintantes passées dans les trains, en troisième classe d'alors. Le changement continu de lit, la nourriture, les us et coutumes diverses auxquels il fallait s'habituer étaient pour son corps fragile une fatigue et une souffrance que l'on ne peut s'imaginer.

Sensibilité et ouverture aux problèmes des temps

Permettez-moi de faire mention ici d'une de ses initiatives qui nous dit l'ouverture, la sensibilité et le dynamisme de Don Rua. Il lança et organisa six Congrès de Coopérateurs Salésiens. La série en fut ouverte par le Congrès International de Bologne.

Le journal « *Civiltà Cattolica* » écrivait à cette occasion: « Le Congrès International des Coopérateurs Salésiens à Bologne a été une preuve splendide d'activité religieuse, et les Salésiens méritent l'éloge

d'être présents à leur époque et d'y travailler en orientant leur apostolat en faveur des pauvres et des ouvriers ».

Pour la première fois dans l'histoire de nos Congrès, les correspondants de 60 journaux se sont assis sur les bancs de la presse: 39 étaient italiens, 4 espagnols, 7 austrochiens, 4 français, 1 allemand, 3 suisses et 2 anglais.

Peu de Salésiens, surtout ceux des nouvelles générations, connaissent l'intérêt que Don Rua a témoigné, aux ouvriers et à leurs problèmes.

Il a eu des relations très amicales avec Léon Harmel, un grand leader, à l'époque, du mouvement ouvrier en Europe. En 1891, Don Rua tint à accueillir à Valsalice quatre mille ouvriers qui se rendaient à Rome, sous la conduite de Harmel: ils firent halte à Turin pour rendre hommage à la tombe de Don Bosco. Au cours du diner, Don Rua voulut dire un mot: après avoir mis en évidence la place importante que le travail et l'ouvrier avaient occupé dans la vie de Don Bosco, il exprima sa vive admiration pour leur mouvement social.

Ces paroles n'étaient ni des compliments ni des lieux communs faciles: un fait, entre autres, le démontre.

Au cours des dernières années du XIX^e siècle et des premières de notre siècle, l'Italie connut des moments difficiles, et même graves quelquefois, à la suite des agitations populaires et ouvrières qui surgissaient dans la société industrielle à ses débuts.

En 1906, les ouvriers de la grande filature Poma, à Turin, s'étaient mis en grève. Celle-ci se prolongeait depuis des semaines au grand préjudice des ouvriers. Don Rua, ami personnel du patron de la firme, intervint et s'employa si bien que, le dimanche 10 juillet, après une longue réunion, il put faire annoncer à tous les ouvriers qu'un accord, raisonnable et avantageux pour les deux parties, était intervenu et que le travail reprendrait le lundi suivant.

A propos d'ouvriers, il faut aussi rappeler que Don Rua s'est employé à aider et à diriger une excellente animatrice sociale qui travaillait à Turin: Mlle Césarine Astesana. Sans prendre la place de la syndicaliste, sans devenir un animateur de foules comme le fut son ami Harmel, mais toujours comme prêtre, Don Rua se fit le conseiller sage, chrétiennement animateur... des animateurs sociaux du mouvement ouvrier.

Mlle Césarine Astesana luttait sur le front social contre trois ennemis: le travail du dimanche, l'horaire excessif, le salaire de famine.

Derrière la syndicaliste, Don Rua agissait par son conseil prudent et aussi par son aide économique.

La source

En présence de toute cette activité intense et extraordinaire qui s'est exercée au milieu de difficultés souvent très graves, et alors qu'il fallait aborder des problèmes et des situations complexes, et aussi très douloureuses, on s'est demandé comment Don Rua avait trouvé le temps nécessaire pour tout ce travail et toutes ces initiatives, comment il a réussi à ne pas s'épuiser, comment il a pu garder cette sérénité dont parlent tant de témoins.

Je crois que l'on peut trouver la réponse à tout cet ensemble d'interrogations dans cette affirmation de Don Francesia: « Don Rua trouvait son repos dans la prière ». On pourrait peut-être dire davantage encore: dans la prière, dans le contact avec Dieu, Don Rua retrouvait en même temps que le repos les forces renouvelées pour réaliser, jour après jour, ce qui était le programme du Père, devenu le sien à cent pour cent, en fils très fidèle: je cherche des âmes et rien que des âmes.

En réalité, le dynamisme des saints a toujours, bien qu'avec des nuances et des caractéristiques différentes, une source unique d'énergie: la foi qui voit l'Invisible, le surnaturel, qui se fait communion continue avec Lui, communion qui est un colloque, une écoute, un réconfort, qui devient ardeur de charité et qui explose à son tour en cette soif insatiable de se donner au prochain pour l'amener non pas à soi, mais à Celui qu'il aime et à qui il a voué sa vie par amour.

Tel était Don Rua: celui-là seul qui connaît sa vie, imprégnée de surnaturel, peut expliquer toute la dynamique de son activité infatigable et, nous ajoutons, la fécondité de celle-ci.

Il n'est pas possible, dans le cadre de cette lettre, d'entrer dans des exemples et des documentations, mais celui qui lit une biographie de Don Rua (et il sera très utile de le faire!) s'en rend aussitôt compte.

« Prêtre du Pape »

Ce serait un grave oubli, me semble-t-il, de ne pas dire un mot sur un aspect de la sainteté de Don Rua, qui me paraît intimement liée à sa spiritualité, qui est la source de toute son activité de Salésien, de prêtre et de Supérieur.

S'il est vrai, en effet, qu'à l'exemple du Père, Don Rua trouvait dans l'Eucharistie et dans la Vierge la force et la confiance nécessaires pour répondre avec une générosité sereine et joyeuse à l'« appel » qui résonnait chaque jour en son coeur, il n'est pas moins vrai que, dans son cheminement quotidien, il a vu et il a trouvé dans le Pape la lumière et le guide sûr de toute son action.

Don Rua a toujours regardé le Pape avec l'oeil de la foi et, toujours comme il l'avait appris de Don Bosco, avec un coeur de fils dévoué et fidèle.

La Providence a réservé à Don Rua, plus qu'à Don Bosco, des épreuves plus pénibles encore et, je dirais, héroïques de cette fidélité et docilité. Durant son Rectorat, le Saint-Siège promulgua divers décrets qui semblaient faire s'écrouler des traditions considérées comme importantes dans la Congrégation et caractéristiques de notre esprit. Tout en ressentant profondément le coup des mesures inattendues qui l'affligeaient beaucoup, Don Rua se fit aussitôt le paladin de l'obéissance aux décisions du Saint-Siège et il invita les Salésiens à les accueillir sereinement et avec confiance, en vrais fils de l'Eglise et de Don Bosco.

En 1959, en présence des châsses contenant les restes de Don Bosco et de St. Pie X, Jean XXIII a défini notre Père: « le prêtre du Pape ». Dans une lettre autographe adressée à notre cher Don Ziggioni le même Pontife avait affirmé: « On ne peut pleinement comprendre l'esprit qui a toujours inspiré Don Bosco, si on oublie sa dévotion très particulière à la Chaire de Pierre ».

En ceci aussi, Don Rua a reproduit l'esprit et l'image du Père: il a été un autre Don Bosco.

Saint Pie X qui, sans le vouloir, avait mis à l'épreuve la foi et l'obéissance de Don Rua, a pu dire de lui plus tard (le 24 juillet 1914) à Mgr. Salotti, défenseur de plusieurs causes de béatification: « N'oubliez pas Don Rua. Je découvre en lui toutes les vertus héroïques qui font le saint. Qu'attendent donc les Salésiens pour commencer sa cause? Nous sommes en présence d'un grand Serviteur de Dieu! ».

Pour terminer cet aspect, je dirais papal, de Don Rua, je voudrais attirer votre attention sur cette attitude constante de Don Bosco, de Don Rua et de tous leurs successeurs, vis-à-vis du Pape, vis-à-vis du Saint-Siège: obéissance faite de foi et d'amour et traduite en un service humble mais cordial. Une telle attitude est une prérogative irremplaçable que Don Bosco a léguée à la Congrégation, à tous ses fils.

En cette époque de contestations et de critiques faciles, mais pas toujours logiques, vis-à-vis du Souverain Pontife lui-même, nous qui nous sentons et qui nous glorifions d'être les héritiers de l'esprit du Père, nous devons nous sentir tenus à être filialement dociles et fidèles aux enseignements et aux directives du Pape. Une attitude différente ou, pire encore, critique serait, disons-le clairement, non seulement étrangère, mais absolument contraire à notre esprit. Ce ne serait pas une attitude salésienne. Don Rua nous en donne un magnifique exemple souffert, en nous démontrant une fois de plus que l'obéissance acceptée avec un véritable esprit de foi finit toujours par être rédemptrice.

Don Rua nous invite

Il est temps de conclure.

Au début de cette lettre, je disais que la béatification de Don Rua vient à nous, en ce moment de notre histoire, comme un don et aussi comme un avertissement.

Si Don Rua a vécu dans un milieu et un climat historique et culturel, différents du nôtre, ce n'est pas cette raison qui nous justifiera si nous laissons tomber son message dans la vide.

Comme le dit un écrivain moderne (Carlo Snider - Osservatore Romano - 1-2 février 1971), la spiritualité de notre temps, quoique très différente de celle du passé, ne refuse pas le saint.

Le chrétien d'aujourd'hui sait que « c'est dans la vie des saints que Dieu se fait présent, qu'il manifeste avec éclat son visage » (L.G. 50).

« L'homme d'aujourd'hui — continue l'auteur cité — recherche dans le saint non pas seulement le stimulant de l'exemple, mais aussi le soutien et le réconfort d'un témoignage de vie et d'action, analogue à celui que lui-même, parce que chrétien, doit rendre chaque jour de sa vie terrestre à Dieu, à l'Eglise et aux hommes ».

Cette affirmation de l'auteur, valable pour tout chrétien, est absolument formelle pour nous, consacrés et salésiens.

Je voudrais qu'en vue du Chapitre Général Spécial nous nous rendions efficacement compte de la réalité à laquelle nous rappelle l'image de sainteté salésienne de Don Rua.

En adressant sa lettre-programme aux Salésiens, au début de son Rectorat, Don Rua concluait, après avoir exprimé tout le grand amour

qu'il ressentait pour chacun d'eux: « Je ne vous demande qu'une seule chose: Devenez des saints ».

Très chers confrères et fils, nous pouvons être certains que, avec Don Bosco, Don Rua nous répéterait encore la même parole aujourd'hui.

Notre but premier et dernier en Congrégation est et doit être, en effet, notre sanctification, en harmonisant avec elle les autres buts et tous les modes et moyens d'apostolat auxquels nous sommes appelés.

La vitalité, et je dirais: la vie même de la Congrégation, est subordonnée et intimement liée à la présence de la sainteté en elle. Paul VI fait écho à Don Bosco et à Don Rua quand il nous répète au nom de l'Eglise: « L'Eglise a besoin de votre sainteté ». Tous ces appels ne peuvent être ignorés ni sous-évalués.

Prions et travaillons, chacun à notre poste de responsabilité, afin que le Chapitre Général Spécial, accueillant le message de notre Père, de son premier Successeur et de l'Eglise elle-même, lui donne une réponse adéquate et efficace, pour notre temps et pour demain.

Cette réponse sera l'âme de la Congrégation renouvelée. Sans elle, tout l'immense travail accompli, avant et durant le Chapitre Général Spécial, risquerait de devenir vain.

Que le Seigneur nous assiste et nous encourage, afin que cette force animatrice soit heureusement exprimée par l'Assemblée de la Congrégation.

Je vous présente mes salutations affectueuses dans le Seigneur.
Votre très affectionné,

Don Louis Ricceri

P.S. - De différentes Provinces me sont parvenues des réponses à l'appel pour la prière en préparation au Chapitre Général Spécial.

J'ai constaté avec plaisir que beaucoup de belles initiatives avaient été prises. J'en remercie le Seigneur et leurs promoteurs.

Beaucoup d'évêques que j'avais intéressés, la Mère Générale de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice et la Présidente des Volontaires de Don Bosco ont aussi répondu avec grande générosité à ma demande de prières. C'est ainsi toute notre grande Famille qui se trouve spirituellement mobilisée.

En attendant des communications des autres Provinces, qui ne les ont pas encore données jusqu'à présent, je désire exprimer à tous mon merci le plus chaleureux, avec la confiance que notre prière se fera plus intense au fur et à mesure que le Chapitre approche.